

N. M. Zimmermann

UNE HISTOIRE TERRIFIANTE

PEUR SUR LA VILLE



Extrait de la publication

N. M. Zimmermann

UNE HISTOIRE TERRIFIANTE

PEUR SUR LA VILLE

Tom a 12 ans et veut devenir écrivain. Un jour, il participe à un concours qui promet à celui qui écrira l'histoire la plus terrifiante un prix dépassant tout ce qu'il peut imaginer ! Seulement, il y a une condition : l'histoire doit être véridique. Et malheur à celui qui l'oublierait... Sans se méfier, Tom se lance dans l'écriture de la plus effrayante des histoires...

« *Ma jambe tremblait de façon incontrôlable, si fort qu'elle agitait tout le lit. Clignant des yeux, je me suis redressé dans le noir. Encore à moitié endormi, j'ai posé la main sur mon genou. Je ne tremblais pas. Quelque chose d'autre bougeait. Dans mon lit.* »

Flammarion jeunesse

DÈS 11 ANS

ILLUSTRATION : Camille BENYAMINA

Extrait de la publication



N. M. Zimmermann
UNE HISTOIRE TERRIFIANTE
PEUR SUR LA VILLE

jeunesse

Flammarion

UNE HISTOIRE
TERRIFIANTE

© Flammarion, 2013
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0813-0884-8

N. M. ZIMMERMANN

UNE HISTOIRE TERRIFIANTE

Peur sur la ville

Flammarion Jeunesse

Extrait de la publication

PROLOGUE

Je te jure, il faut que tu essayes. Ce site est vraiment génial.

— J'ai hoché la tête sans m'arrêter de marcher.

Richard m'avait harcelé toute la journée. Je m'étais dépêché de sortir de classe pour l'éviter, mais il m'avait rattrapé en chemin. D'après lui, un type de son ancienne école avait remporté un concours en écrivant une histoire d'horreur sur Internet et il avait gagné un truc complètement dément.

— Allez, Tom ! a-t-il insisté. Tu vas le faire, hein ?

— Je sais pas, ai-je dit. J'ai pas le temps. Je suis bloqué devant la salle des glaces dans *Monsters III*. En plus, ma mère va me faire la peau si mes notes ne remontent pas en géo. Et c'est quoi, d'abord, ce super prix ?

— Si tu veux le savoir, tu n'as qu'à gagner. C'est un truc de dingue !

J'ai ravalé une remarque désagréable. Richard avait emménagé dans le coin le mois dernier. Il avait passé plusieurs années dans un autre pays et il avait tout le temps des trucs incroyables à raconter sur son ancien collègue. Il était rapidement devenu le type le plus populaire de ma classe.

À mon avis, c'étaient surtout des bobards. Mais il venait de si loin qu'on ne pouvait pas vérifier.

En tout cas, je me méfiais un peu de ce que Richard disait. Ça valait aussi pour les cadeaux mystérieux gagnés sur Internet.

— Tu ne voulais pas devenir écrivain ? Ça te fera un entraînement, a insisté Richard.

Je me suis arrêté net.

— Quoi ? Comment tu sais ça ?

Je ne l'avais jamais dit à personne. Jamais.

Richard a tapoté son nez de l'index.

— L'intuition. Juste l'intuition... et le carnet que tu gardes dans ton sac.

— Tu l'as lu ? ai-je demandé, horrifié.

Richard a haussé les épaules.

— T'as laissé ton sac dans la classe, hier. Quand on avait piscine, a-t-il précisé.

Son sourire m'a soudain donné envie de le frapper. Richard était dispensé de piscine parce qu'il était allergique au chlore. Et apparemment,

il fouillait dans mes affaires pendant qu'il était en permanence.

Il s'est remis à marcher, balançant son sac sur son épaule comme s'il ne pesait rien. Richard était grand. C'était lui le plus grand de la classe, maintenant. Les filles le trouvaient beau. Pour couronner le tout, il était bon dans toutes les matières.

Moi, j'étais juste un garçon normal de douze ans. Je n'avais rien de particulier et mon ancienne école n'avait rien d'extraordinaire.

Si mes histoires commençaient à circuler, je serais aussi bientôt le type dont tout le collège se moquerait. C'était vrai, je voulais devenir écrivain. Mais plus tard. Pour le moment, mes idées étaient trop nulles et il n'était pas question que les autres lisent ce que j'écrivais.

J'espérais que Richard n'avait pas lu l'histoire avec les fleurs qui parlaient.

— Alors, tu vas le faire ? a repris Richard.

Je l'ai observé avec méfiance. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire que j'écrive sur ce site ou pas ? Est-ce qu'il essayait de se payer ma tête ?

— Pourquoi tu ne le fais pas, toi ? Si ce prix est si cool que ça, gagne-le.

Si je continuais de refuser, Richard finirait bien par laisser tomber. Avec un peu de chance, il oublierait même qu'il avait lu mon carnet et il n'en parlerait à personne.

— C'est pas la peine que je me fatigue, a dit Richard. J'ai pas le niveau. Alors que toi, tu es super doué. Tu vas gagner, c'est sûr.

Il n'avait pas l'air de se moquer de moi. En fait, il semblait sincère. Je me suis senti rougir.

— Sérieux ? C'est juste des trucs que j'écris comme ça, c'est rien de spécial.

— Non, non, je te jure : ce que j'ai lu dans ton carnet est génial ! Qui sait, si ton histoire est repérée sur Internet, tu pourrais devenir célèbre ! Ce serait cool. Et quand tu seras un grand écrivain, tu m'achèteras plein de trucs pour me remercier de t'avoir encouragé.

On est arrivés devant chez moi et on s'est arrêtés. Il n'y avait aucune trace de moquerie sur le visage de Richard. Il avait peut-être raison. D'un coup, écrire des histoires que personne ne lisait paraissait plutôt débile. Si elles avaient plu à Richard, elles pouvaient plaire à d'autres gens.

J'ai souri. Après tout, qu'est-ce que je risquais ? Sur Internet, personne ne sait qui vous êtes. Et il y avait un prix à gagner. Quand on y réfléchissait, j'aurais été idiot de ne pas tenter ma chance.

— C'est quoi déjà, le nom du site ?

— Mephisto et Associés. Tu trouveras sans problème. L'annonce pour le concours est sur la page d'accueil.

— OK, je vais regarder. Bon, à demain !

— Tu verras, a dit Richard. Que tu deviennes écrivain ou pas, ce cadeau va changer ta vie.

Il a fait un geste de la main et il a repris son chemin.

Je suis rentré à la maison. J'ai laissé tomber mon sac par terre et je suis allé me chercher à boire dans la cuisine. J'ai attrapé une paille avant de monter dans ma chambre.

Je me suis installé devant mon ordinateur et j'ai siroté mon soda en attendant qu'il s'allume.

« Mephisto et Associés... »

Le site est apparu en premier dans le moteur de recherche. Je l'ai ouvert.

*Bienvenue chez Mephisto et Associés !
Qui que vous soyez, quoi que vous cherchiez,
le Professeur Mephisto a ce qu'il vous faut !*

Le sommaire du site était interminable.

Et bizarre...

Sortilèges, figurines vaudoues, animaux magiques, location de chasseur de fantômes... On trouvait réellement n'importe quoi chez Mephisto et Associés. À condition qu'on cherche quelque chose de surnaturel, évidemment.

J'ai mâchonné la paille plongée dans mon verre à présent quasi vide et j'ai fait défiler l'écran sans

prendre la peine de lire le nom des catégories. Je me suis promis d'explorer le site plus tard. Pour le moment, c'était le concours qui m'intéressait. Tout en bas, un bandeau clignotant indiquait en lettres rouges sur fond noir :

*Une histoire à raconter ?
Apportez votre témoignage horrifique
et gagnez un prix qui dépassera
tout ce que vous pouvez imaginer !*

J'ai posé mon verre. Richard n'avait pas menti : le concours existait vraiment. Mais là encore, aucun moyen de savoir ce qu'on gagnait.

Maintenant, j'étais curieux et assez excité à l'idée de découvrir ce que c'était.

Une console ? Un nouveau jeu ?

Vu le site, ça aurait aussi bien pu être une lampe magique.

J'ai cliqué sur le bandeau. Une autre fenêtre s'est ouverte.

Règlement

Toute histoire relatée sur ce site devra être horrifique et vraie.

Totalement, absolument et entièrement vraie, du début jusqu'à la fin.

Chaque texte devra commencer par votre nom, suivi du serment suivant : « Je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. »

Je m'engage personnellement à offrir un cadeau inoubliable aux auteurs des histoires les plus extraordinaires... et les plus terrifiantes. Vous pouvez me croire, ce cadeau changera votre vie à jamais.

Mais attention, gardez à l'esprit que le mensonge est strictement interdit.

Mal vous en prendrait de l'oublier.

*Votre bien dévoué,
Professeur Mephisto*

Une histoire effrayante et vraie ? Sur un site qui louait les services d'un chasseur de démons et vendait des grimoires magiques ?

J'ai ricané à voix haute. C'était idiot. Comment ce Professeur Mephisto aurait-il pu prouver que je mentais ?

J'ai cliqué sur « Accepter le règlement » et j'ai tapé mon nom et mon adresse dans les cases qui précédaient l'espace vide où écrire son texte.

Peut-être que ce prétendu cadeau était aussi bidon que la plupart des choses qu'on trouve sur Internet. Mais Richard avait raison : pour le savoir, il fallait que je le gagne.

Il ne me restait donc plus qu'à écrire une histoire qui ferait *vraiment* peur.

CHAPITRE 1

Je m'appelle Tom.

Je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Vous n'avez pas besoin de connaître mon nom de famille, ou l'endroit où j'habite. Ce n'est pas important. Tout ce que vous devez savoir, c'est que cette histoire est vraie.

Et que ce qui nous est arrivé pourrait bien vous arriver un jour, à vous aussi.

Tout a commencé pendant les vacances d'été.

C'était l'heure du petit déjeuner. Mon père et mon frère, Samuel, étaient attablés devant un plat de gaufres qui disparaissaient à vue d'œil.

Samuel mange toujours comme quatre. Pourtant, il est étonnamment mince. Peut-être parce qu'il passe tout son temps libre sur un terrain de foot depuis plus de huit ans.

Samuel et moi sommes si différents qu'il paraît parfois impossible que ce soit mon grand frère. On s'entend bien quand même. Enfin, autant que deux frères peuvent s'entendre, je suppose.

— 'lut, a dit Samuel.

Je me suis assis à ma place habituelle. Mon père, la bouche pleine, a levé sa fourchette en guise de salutation.

J'ai mis trois gaufres dans mon assiette avant que Samuel n'ait eu le temps de tout finir et je les ai arrosées de sirop d'érable.

— Où est maman ?

Samuel a haussé les épaules.

— Dehors, a répondu mon père. Elle discute avec la voisine.

Il s'est interrompu pour boire une gorgée de café.

— Alors, les garçons, c'est quoi le programme, aujourd'hui ?

Il m'a regardé avec insistance. Il ne posait pas vraiment la question à Samuel. Mon frère participait au stage d'été de son club de football pour préparer le match du mois prochain. Il allait s'entraîner avec son équipe pour ne rentrer qu'en fin d'après-midi. Comme tous les jours depuis le début des vacances.

Pour ma part, j'allais avoir du mal à éviter le cahier de vacances que ma mère avait rapporté la veille du supermarché. Après mon dernier bulletin

scolaire, elle avait décidé que l'été était le moment idéal pour me « remettre à niveau ».

Évidemment, si « aliens et morts-vivants » avait été une matière, j'aurais été premier de la classe sans problème. Malheureusement, ça n'était pas au programme et mes professeurs ne partageaient pas mon enthousiasme pour les créatures venues d'ailleurs.

— Je vais chez Juan, ai-je dit.

Mon père a levé les sourcils.

— Qu'est-ce que je vois traîner sur la table du salon ? Ne serait-ce pas un cahier rempli de problèmes de maths qui attendent avec espoir qu'un collégien à la tête bien faite et au cœur généreux vienne les résoudre ?

Je me suis renfrogné.

— Tu ne peux pas voir la table du salon d'ici, ai-je marmonné.

— Tu as raison, a convenu mon père. Mais tu sais que tu as intérêt à t'y mettre si tu ne veux pas que l'année prochaine soit aussi catastrophique que cette année. Tu n'a pas envie de redoubler, pas vrai ?

— Papa... juste pour aujourd'hui, ai-je dit en essayant de prendre l'air suppliant.

— Ta mère ne va pas être ravie.

— Je commencerai les maths demain, juré craché !

Mon père a souri.

— Juste pour aujourd’hui, a-t-il dit. Je parlerai à ta mère.

J’ai retenu un cri de triomphe. Je devrais probablement me mettre aux fractions demain, mais chaque jour gagné sur le cahier de vacances était une victoire.

J’ai décidé de détourner l’attention de mon cas avant que mon père ne change d’avis. On ne savait jamais avec lui.

— Et toi, Sam ? ai-je demandé. Entraînement ?

Samuel a contemplé le plat de gaufres à présent vide d’un air de regret. Il a reposé sa fourchette sur son assiette.

— Ouais. Ensuite, je vais chez Aaron. Il a promis de m’aider à travailler ma frappe de volée. D’ailleurs, je peux rester dormir chez lui ?

— Ça ne dérange pas ses parents ? a demandé mon père.

— Nan, ils sont cools.

— D’accord. Appelle demain matin pour dire à quelle heure tu rentres.

— OK.

Il attrapait déjà son sac de sport quand ma mère a ouvert la porte vitrée. Elle est entrée dans la cuisine, Kuro sur les talons.

Je me suis baissé pour le caresser.

Kuro était un énorme chat noir. Quand Sam l’avait trouvé dans le jardin, l’année précédente,

personne n'aurait pu soupçonner qu'il deviendrait aussi imposant. À l'époque, ce n'était qu'un minuscule chaton. Le genre à être emporté par le moindre coup de vent.

Tout le monde l'adorait. Il était en quelque sorte devenu la mascotte de notre famille. Notre chasseur de souris officiel, aussi. Je n'en avais plus vu une seule depuis qu'il s'était installé ici.

— Vous avez déjà terminé ? Et vous ne m'avez rien laissé ! s'est écriée ma mère. Enfants indignes ! Ça vaut pour toi aussi, a-t-elle ajouté en pointant un index menaçant vers mon père.

Il s'est mis à rire.

— C'est de ta faute, tu as trop traîné et les gaufres étaient trop bonnes.

Ma mère a sorti un paquet de muesli d'un placard avec un soupir exaspéré.

— Je discutais avec madame Summer. Elle ne trouve plus son chat. Ça fait trois jours qu'elle ne l'a pas vu.

Samuel s'est regardé dans la glace. Il a aplati les épis qui hérissaient ses cheveux blonds en chantonnant à mi-voix.

— C'est la mère Summer qui a perdu son chat, qui crie par la fenêtre à qui le lui rendra...

Il s'est retourné, visiblement satisfait de son apparence.

— Bon, j'y vais. À demain.

— N'oublie pas d'appeler, a encore dit mon père.

— Ouais, ouais.

Il a claqué la porte derrière lui.

Ma mère a versé du lait dans son muesli.

— Entraînement ?

— Oui. Il dort chez son nouvel ami, euh... Aaron.

— Ils ont l'air de bien s'entendre, a remarqué ma mère. Et toi, Tom ? Cahier de vacances ? Tonte de la pelouse ? Si tu manques d'activités, je peux t'aider à remplir utilement ta journée.

— Non, merci. J'aurais adoré, mais je dois aller chez Juan.

— Quoi ? Je croyais qu'on s'était mis d'accord. Tu devais travailler sérieusement pendant ces vacances !

— Laisse, est intervenu mon père. Il a droit à une dernière journée de repos. Si tu y tiens, il pourra toujours faire une leçon ou deux de quelque chose après le dîner.

— Très bien, a dit ma mère. Mais ne te crois pas tiré d'affaire, tu feras ce cahier de vacances même si je dois t'enfermer dans ta chambre jusqu'en septembre.

J'ai donné une dernière caresse à Kuro avant de battre en retraite.

Ma mère est effrayante, parfois.

— Quand même, on devrait faire plus attention avec Kuro, a-t-elle dit tandis que je sortais de la

cuisine. Avec toutes ces voitures, je ne suis pas tranquille.

Je suis monté dans ma chambre avant d'avoir entendu la réponse de mon père.

À ce moment, personne n'aurait pu se douter que la disparition du chat de Mme Summer était le premier signe annonciateur des horreurs à venir.

Le signe qu'*ils* étaient déjà là.

CHAPITRE 2

Encore ? s'est exclamé Juan. Dis donc, cet Aaron doit être un sacré joueur pour que — ton frère le colle comme ça.

— Il ne le « colle » pas, a répliqué Sara d'un ton exaspéré. Il s'entraîne avec lui pour le prochain match, c'est tout.

J'ai haussé les épaules. Je devais reconnaître que Sam n'avait jamais passé autant de temps avec l'un de ses amis avant qu'Aaron n'arrive. Et il parlait de lui sans arrêt. D'après mon frère, Aaron était si doué qu'il deviendrait sûrement footballeur professionnel un jour.

— J'en sais rien, ai-je dit. Je ne l'ai jamais vu : ça ne fait que quelques semaines qu'il vit dans le coin.

Sara s'est levée de la meule de foin sur laquelle elle était assise. Elle a tapoté son jean du plat de la main pour le débarrasser des brins de paille qui y étaient collés.

Sara est ma cousine. On joue ensemble depuis l'époque où on portait des couches. On est amis avec Juan depuis presque aussi longtemps. Nos parents se sont rencontrés en passant des heures sur un banc du parc, à attendre qu'on se lasse du bac à sable et des toboggans.

Je crois que Juan en pince pour Sara. En fait, je jurerais qu'il a un faible pour elle depuis le début. Déjà en maternelle, il la laissait toujours avoir le premier tour sur la balançoire et le dernier cookie. Mais évidemment, il ne l'aurait pas avoué, même menacé par une armée de Martiens.

C'est vrai que Sara est aussi jolie que ces filles qu'on voit dans les séries télévisées. Et elle n'est vraiment pas du genre poule mouillée. En fait, de nous trois, c'est souvent elle qui a les idées les pires. D'ailleurs, même si elle continuait de le nier, c'était bien elle qui avait voulu l'année dernière qu'on descende dans l'ancienne carrière pour « voir ce qu'il y a au fond ». La carrière s'était effondrée sur nous. Au final, c'était moi qui avais eu la main dans le plâtre pendant six semaines.

Il n'y avait rien d'intéressant au fond de la carrière.

Sara n'est pas mal, pour une cousine. Pourtant, ce n'est pas trop mon genre de fille.

Je crois que c'est à cause du jour où elle m'a couru après avec une paire de ciseaux pour venger

la poupée que j'avais décapitée. Sara est assez effrayante quand elle est en colère.

— Bon, a-t-elle dit après un silence. Qu'est-ce qu'on fait ? On ne va pas rester toute la journée dans la grange ! En plus, si l'un de tes parents nous trouve, on va encore être obligés d'aider.

Juan a acquiescé avec vigueur. Nous gardions tous un mauvais souvenir de notre dernière séance de désherbage sous l'œil attentif de sa mère.

J'ai regardé dehors par la porte ouverte. Il faisait très chaud. Tellement que la simple idée de jouer au baby-foot me donnait envie d'aller mettre la tête dans le réfrigérateur. Sans parler de ces randonnées que Sara nous obligeait à faire dès qu'on la laissait décider de nos activités. Elle était obsédée par l'idée de traverser la forêt du Nord en se repérant juste avec une boussole. Pour d'obscurcs raisons, nos promenades se terminaient toujours en haut d'un arbre pour essayer de retrouver notre route.

La boussole se révélait rarement d'un grand secours.

Juan s'est avachi encore davantage sur la meule sur laquelle il était assis. Il n'avait de toute évidence pas plus envie que moi d'aller escalader des talus aujourd'hui.

— J'ai apporté *Trois Grands Classiques de l'horreur*, ai-je annoncé.

— Je vote pour, a dit Sara. Le classique de l'horreur, ça me parle. Et si on pouvait les regarder en mangeant de la glace, ce serait encore mieux.

— Je crois qu'il en reste au congélateur, a dit Juan.

— Génial !

Sara s'est tournée vers la porte en répétant « de la glace, de la glace... », comme si ça allait faire apparaître un pot par magie.

Tout à coup, une forme sombre a traversé mon champ de vision.

— Ah !

Sara et moi avons dû la voir en même temps, car nos voix s'étaient élevées à l'unisson.

— Quoi ?

Juan nous a dévisagés alternativement.

Quoi ? Je n'en avais aucune idée. Quelque chose de vivant. De la taille d'un chat ou d'un petit chien.

Puis plus rien.

— Un rat ? a hasardé Sara d'un ton incertain. Je crois...

— Un rat, ai-je confirmé, à demi convaincu.

C'était gros, pour un rat. D'un autre côté, j'avais perçu le mouvement plutôt que la créature elle-même. Ça aurait pu être n'importe quoi. Ou rien du tout. Il arrive qu'on soit persuadé d'avoir vu quelque chose bouger du coin de l'œil, alors qu'on est seul dans une pièce.

Quand j'étais petit, ma mère racontait que ces ombres étaient les Brownies qui traversaient la maison pour la remettre en ordre.

Mais tout le monde sait que les fées, ça n'existe pas.
Juan a fait la grimace.

— J'aime pas trop ce genre de bestioles. Allez, on va regarder un film !

— C'était peut-être un chat, a dit Sara. On n'a qu'à vérifier.

Juan a blêmi.

— Un *chat* ? C'était si gros que ça ?

Sara s'est accroupie devant le tas de paille dans lequel la forme avait disparu, prête à retourner la grange à la recherche de l'intrus.

Je l'ai rejointe avec un soupir. Quand elle avait une idée en tête, il était inutile d'essayer de l'en détourner. On aurait plus vite terminé de fouiller à nous deux.

Au bout de quelques minutes, la chaleur suffocante a eu raison de mes bonnes intentions. J'avais de la paille plein les cheveux et la poussière me donnait envie d'éternuer.

— Je ne pense pas qu'on arrivera à le retrouver. Il y a beaucoup trop de recoins. En plus, si c'est vraiment un rat, il a pu se glisser dehors sans qu'on le voie. Il est peut-être déjà parti.

— Je suis à cent pour cent avec Tom : écoute-le, a renchéri Juan, qui nous surveillait prudemment à

quelques pas de là. La chasse au rat-qui-n'est-peut-être-pas-un-rat ne me dit rien du tout. Je propose qu'on laisse tomber. Qui est avec moi ?

Sara a fait la moue, les deux mains plongées dans la paille.

— J'ai de la glace à la fraise, a-t-il insisté.

Sara s'est relevée et a renvoyé ses longs cheveux blonds en arrière.

— D'accord, d'accord, a-t-elle admis à contre-cœur.

Elle a plissé le nez en regardant Juan.

— Mais toi, tu n'es qu'une poule mouillée. Franchement, qu'est-ce que tu veux qu'un rat te fasse ? Tu es énorme, par rapport à lui.

— Énorme ? Moins que tu le seras bientôt, Mademoiselle Glaces et Compagnie. Avec ce que tu t'avales, dans quelques années, tu ne passeras plus la porte de la grange, a répliqué Juan.

J'ai levé les yeux au ciel et les ai suivis jusqu'à la maison. Ces deux-là se chamaillaient sans arrêt.

Je crois que c'était leur façon à eux d'exprimer leur affection. Ou un truc dans ce goût-là.

J'ai jeté un coup d'œil vers la grange avant de fermer la porte derrière moi.

Rien ne bougeait.

Le rat, ou quoi que ce soit, devait être déjà loin.

CHAPITRE 3

Quand je suis rentré chez moi, il y avait un inconnu dans la cuisine.

Un adolescent aux cheveux bruns dont les yeux verts se sont braqués sur moi à la seconde où je me suis immobilisé sur le seuil de la pièce.

— T'es qui ?

Je me suis brusquement souvenu que Sam était chez Aaron et mes parents à leur cours de tennis hebdomadaire.

Je me suis demandé si j'allais devoir me battre.

L'adolescent a souri sans rien dire. Il ne paraissait pas beaucoup plus vieux que Sam. Seize ou dix-sept ans tout au plus.

Je me suis redressé au maximum. J'ai serré les poings et me suis avancé d'un pas décidé.

Je n'étais pas très rassuré, mais j'aurais préféré manger un plat de biscuits préparés par Sara plutôt que de le montrer.

Et elle cuisinait franchement très mal.

— Aaron, a-t-il fini par répondre.

— Hein ?

Je me suis dégonflé d'un coup. Aaron ? Comme le nouveau meilleur ami de Sam ?

Aaron s'est mis à rire.

— Tu aurais dû voir ta tête ! C'était trop drôle. Tu avais l'air prêt à m'attraper pour me jeter dehors.

Je me suis senti un peu gêné.

— Tu dois être Tom, a-t-il repris. Sam parle de toi sans arrêt.

— C'est vrai ?

J'avais du mal à le croire. Pourquoi Sam parlerait-il de son petit frère avec ses copains ?

J'espérais qu'il ne leur avait rien raconté d'embarrassant. Par exemple, la fois où je me suis assommé contre une porte vitrée en jouant à Superman. Ma mère prétend que j'ai failli mourir étranglé par la serviette de bain que j'avais attachée autour de mon cou pour faire la cape. Mais je suis sûr qu'elle exagère.

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, a confirmé Aaron.

— Où il est ?

— Sam ? Il est en haut en train de faire son sac. Je suis juste descendu boire un Coca.

Aaron a désigné du menton le verre encore à moitié plein posé près de lui. Je l'ai examiné plus

attentivement. Il portait un jean et un tee-shirt à manches longues. Je me suis dit qu'il devait mourir de chaud.

— Tiens, d'ailleurs le voilà, a-t-il annoncé.

Je me suis retourné vers l'escalier. Je n'avais pas entendu de pas. Pourtant, Sam est en effet apparu quelques secondes plus tard, un sac à dos sur l'épaule.

Il s'est arrêté sur la dernière marche en me voyant.

— Ah, tu es rentré. J'avais oublié mes affaires, alors je suis repassé prendre...

Il s'est interrompu en fronçant les sourcils. Son regard fixait quelque chose que je ne distinguais pas depuis la cuisine.

— Kuro ? Qu'est-ce que t'as ?

Il a laissé son sac à dos glisser à terre.

Je l'ai rejoint, Aaron sur mes talons, pour voir ce qui se passait.

Le chat était ramassé sur lui-même près de la porte d'entrée, le poil hérissé. Il s'est mis à cracher quand je me suis approché.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? a demandé Aaron. On dirait qu'il a la trouille.

— Je sais pas, a répondu Sam.

Il s'est approché de Kuro. Puis il s'est accroupi et a tendu la main vers lui. Le chat a reculé d'un bond. Il a couru se cacher sous le buffet du salon.

— C'est bizarre, ai-je dit. D'habitude il adore qu'on le caresse.

Sam s'est relevé, perplexe. Kuro nous regardait depuis sa cachette. Ses yeux luisaient dans l'ombre et il crachait toujours par intermittence, comme pour faire fuir un intrus.

— Peut-être que c'est à cause d'Aaron ? ai-je suggéré. Il n'aime pas trop les gens qu'il ne connaît pas.

— Peut-être, a dit Sam. Laisse. Il finira par se calmer.

Il a ramassé son sac.

— On y va. Je suis juste passé prendre deux trois trucs.

J'étais sûr qu'il s'agissait de jeux. Sam n'était pas du genre à revenir parce qu'il avait oublié sa brosse à dents.

Il est allé avaler plusieurs gorgées de jus de pomme à même le carton dans la cuisine. Il l'a replacé dans le réfrigérateur pendant qu'Aaron terminait son verre.

J'ai mentalement pris note de ne plus jamais boire de jus de fruit dans cette maison.

— Bon, salut Tom Pouce.

— À demain, ai-je répondu.

Sam adorait me donner des surnoms laissant entendre que j'étais atteint de nanisme. Sans doute parce que ça m'énervait du temps où j'étais réellement petit. À présent, j'y étais habitué, ça ne me dérangeait plus.

Aaron m'a souri et a incliné la tête.

— À la prochaine, Tom.

Ils ont tous les deux franchi la porte d'entrée, me laissant seul dans la maison.

Mis à part Kuro, bien sûr. Il était toujours tapi sous le buffet, comme si un ennemi invisible menaçait de couper la moindre patte qui dépasserait du meuble.

J'ai attrapé une poignée de croquettes, et j'ai essayé de le faire sortir de sa cachette.

Sans succès.

Après une dizaine de minutes passées à quatre pattes, j'ai commencé à avoir mal aux genoux. Je me suis relevé pour aller dans ma chambre. Tom avait raison : le chat sortirait de lui-même quand il se serait lassé de ce petit jeu.

Kuro a soudain poussé un miaulement terrible. Un miaulement tel que je n'en avais jamais entendu.

La pupille de ses yeux s'est dilatée au point qu'on ne voyait presque plus le jaune de l'iris, et ses poils hérissés le faisaient paraître deux fois plus gros que de coutume.

J'ai regardé derrière moi. Le salon était désert.

Il devait pourtant y avoir une raison à son comportement. Ce n'était pas le genre de Kuro d'être aussi froussard.

Je l'ai caressé encore un peu pour le calmer avant de quitter le salon.

Tout ce temps passé par terre m'avait donné faim, alors je suis allé me préparer un sandwich

pour le monter dans ma chambre. J'ai pensé que Kuro oublierait peut-être ses angoisses en sentant l'odeur de la nourriture. D'ordinaire, il suffisait d'ouvrir un placard pour le voir accourir dans la cuisine. Mais cette fois-ci, il n'est pas venu.

Au moment où j'ai refermé la porte du réfrigérateur, un grand bruit m'a fait sursauter.

Ça venait de la cave.

Mon père l'avait aménagée pour qu'on y range les provisions. Je n'aimais pas trop y descendre. L'escalier en bois grinçait, et on avait sans cesse l'impression qu'il allait céder sous nos pas.

Le bruit a recommencé. C'était une sorte de chuintement.

— Sam ? ai-je appelé.

C'était stupide. J'avais vu Sam partir avec Aaron quelques minutes auparavant.

Je me suis approché de la porte. Je l'ai ouverte et j'ai appuyé sur l'interrupteur. Celui-ci commandait l'unique ampoule qui pendait au bout d'un fil au milieu du plafond.

Le bruit s'est arrêté.

Je me suis penché, mais je ne pouvais pas voir toute la pièce de là où je me trouvais. Mon père y avait installé des rangées d'étagères sur lesquelles s'entassaient les provisions, les outils de bricolage, et même quelques vieux livres.

— Y a quelqu'un ?

J'ai attendu un instant. Personne ne m'a répondu. Évidemment, puisqu'il n'y avait personne. J'avais dû rêver.

J'ai posé la main sur la rampe et je suis descendu avec précaution, écoutant les marches gémir sous mon poids. Il m'a semblé entendre de nouveau quelque chose, mais c'était noyé par le son de mes propres pas.

Une fois en bas, j'ai fait le tour des étagères. Il y en avait trois, disposées parallèlement les unes aux autres au centre de la pièce.

J'ai baissé les yeux. Au pied de la deuxième étagère, qui servait de garde-manger, il y avait un petit tas de poudre blanche. J'ai trempé mes doigts dedans et je les ai portés à mon nez pour les sentir avec précaution.

C'était de la farine. On aurait dit qu'un paquet avait été éventré à cet endroit.

Sauf qu'il n'y avait pas de paquet. Seulement une traînée de poudre blanche qui allait du tas jusqu'au mur du fond.

La farine était couverte d'empreintes. Pas de petites empreintes comme celles des souris dont tante Marlène avait essayé de repérer le trajet en déposant de la farine sur le sol de sa salle de bains. Non. De grosses empreintes.

Je me suis penché. Je distinguais parfois quatre doigts, parfois cinq, mais j'ignorais si c'était parce que

les traces n'étaient pas très nettes ou si la créature avait un nombre de doigts différent suivant ses pattes.

J'ai avancé jusqu'au mur. J'ai fait attention à ne pas marcher sur la farine pour ne pas abîmer les empreintes. Il y avait une fissure qui s'élargissait à partir d'un trou à la base de l'une des pierres. Là où la piste disparaissait.

Soudain, j'ai entendu un bruit de porte au-dessus de ma tête, puis la voix de mes parents. Le claquement de leurs chaussures sur le sol résonnait étrangement dans la cave.

J'ai remonté l'escalier à toute allure et je me suis précipité dans l'entrée.

— Tom, tu es déjà rentré ? s'est étonnée ma mère.

Elle a rangé les raquettes de tennis, avant d'accrocher son manteau dans le placard.

— Quelque chose ne va pas ? a demandé mon père.

Je me suis aperçu que j'étais essoufflé, comme si j'avais couru sur une longue distance.

— Dans la cave. J'ai entendu du bruit. Je crois qu'un paquet de farine est tombé. Mais quand je suis descendu, il n'était plus là.

— Quoi ? Attends. Répète ça un peu plus lentement, a dit mon père.

J'ai expliqué ce que j'avais vu.

— De la farine ? a répété ma mère. Les provisions « disparaissent » souvent, en ce moment, mais

je ne pense pas que ton frère soit affamé au point d'engloutir un paquet de farine.

— Sam ? Non ! Il y avait une traînée de farine et des traces de pattes. Je crois qu'un gros animal l'a poussé jusqu'au mur.

Ma mère semblait inquiète. Je n'arrivais pas à déterminer si c'était à cause de la bête qui volait des paquets de farine ou de mon état de santé mentale.

Je devais avouer que ça n'était pas très crédible. Quel animal serait capable de traîner un kilo de farine ? Et comment aurait-il fait passer le paquet par la fissure dans le mur ?

— Allons voir, a dit mon père.

Nous sommes descendus tous les trois dans la cave. J'ai désigné l'étagère et j'ai baissé les yeux.

La farine avait disparu.

— Euh... C'est un genre de blague de jeune que je suis trop vieille pour comprendre ? a interrogé ma mère.

— Non. C'était là !

— Bien sûr, a-t-elle dit. La farine est donc partie dans le mur. D'accord. Si tu as un tuyau sur l'endroit où ont disparu tous les aliments qui contenaient de la viande ou du fromage, je suis preneuse aussi.

Mon père a fait une grimace horrifiée.

— Quoi ? Tous ?

— La viande, les restes et aussi les gâteaux apéritifs. On m'avait prévenue qu'élever des adolescents,

c'était comme d'avoir un trou noir dans sa cuisine, mais ces derniers temps c'est devenu intenable. Si la nourriture coûtait moins cher, je serais presque impressionnée.

— Je raconte pas d'histoires, je vous jure ! ai-je insisté. Il y avait de la farine jusqu'au mur et on voyait des empreintes !

Mon père a soupiré.

— Tu as dû mal voir. J'ai toujours dit qu'il fallait remplacer cette maudite ampoule par une vraie lampe. Un jour, quelqu'un va se rompre le cou en ratant une marche.

— Oh, tu ne vas pas recommencer avec ça ! a dit ma mère. Si tu veux une *vraie* lampe, tu n'as qu'à aller en chercher une toi-même. Et l'installer, pendant qu'on y est. Bon, je peux remonter, maintenant que le monstre mangeur de farine est parti ?

— Mais...

— Ça suffit, Tom, a dit mon père. Je ne suis pas en vacances, moi ! J'aimerais pouvoir profiter de mon dimanche, si tu permets.

J'ai ouvert la bouche pour protester.

— Je te promets de redescendre dès que tu veras le moindre monstre. Pour le moment, ce match m'a épuisé. Je vais prendre une douche.

Ce n'était clairement pas la peine d'insister.

Mes parents sont remontés dans la cuisine. J'ai avancé jusqu'au mur et j'ai scruté le sol.

Là, juste devant moi, j'aurais juré que de la poudre blanche s'était mêlée à la poussière grisâtre qui tombait continuellement des pierres du mur.

J'ai failli appeler mes parents. Mais pour quoi faire ? Leur montrer un peu de poudre claire ? Je n'étais même pas sûr qu'il s'agissait de farine.

J'ai remonté l'escalier. Au milieu des marches, j'ai entendu du bruit derrière moi. Je me suis figé. Ça ressemblait à des pattes sur le sol. De petites pattes griffues courant dans ma direction.

Clicliclicliclic...

Effrayé, j'ai regardé par-dessus mon épaule.

J'ai cru voir une ombre disparaître entre deux étagères. J'ai cligné des paupières. Dans la cave, tout était de nouveau immobile et silencieux. J'ai remonté les marches deux par deux et j'ai refermé la porte derrière moi.

Je n'étais plus certain d'avoir envie de voir ce qui avait été assez intelligent et rapide pour faire disparaître ses traces en moins de cinq minutes.

La créature qui laissait d'aussi grosses empreintes.

Le lendemain matin, Kuro avait disparu.

